

ÈVE

Ses yeux sont clairs, comme un cristal traversé de tous les vents polaires, comme un étang que les caresses des éphémères ont purifié jusqu'au tréfonds. L'aube se lève et rosit les montagnes, fusionnant avec les secrets mouvants du corps. La lumière est nette. Toutes choses se reflètent dans les yeux d'Eve, à la mesure du monde, agrandis par l'étonnement de la naissance. La mort ne s'accroche même pas aux montagnes, aigle blessant d'une ombre silencieuse les neiges éternelles; elle ne se dépose pas encore, comme une buée imperceptible, sur les yeux d'Eve. L'aube est ignorante du couchant. Elle n'a nulle conscience de mûrir, enfant endormie dans les neiges de l'innocence, tandis que sa chair frémit d'une inquiétude étrange.

Eve est debout, elle marche, elle descend tout entière dans ses pieds, pour éprouver le contact du sol, herbes tendres ou coupantes, fleurs multicolores auxquelles elle ne sait donner un nom, petit caillou sur lequel se recroquevillent ses orteils, humidité d'une rosée qui tremble déjà, car, la première, elle connaîtra la mort. Eve se met tout entière dans ses mains, qui griffent maladroitement le ciel bleuté, et le reçoivent dans leur coupe comme une offrande. Eve est tout entière dans sa bouche, avec le fruit qui fond sur la langue, qui coule sur les dents, sur les lèvres. Avec son regard, elle glisse vertigineusement sur son corps, où cette goutte sucrée roule lentement. Eve rit de voir ses pieds si loin d'elle; elle se couche et se ramasse sur elle-même, les cheveux sur les yeux, les poings sur les cheveux. Elle joue à n'être pas née, à retrouver sur sa chair la sécurité, la chaleur, le lait.

Eve marche contre l'aube. Le monde s'ouvre, comme des eaux tièdes, sur cette étrave de vie. Puis se referme, inchangé, car le froissement des herbes est plus éphémère qu'une écume. Eve s'arrête, se retourne, rit: Elle voulait regagner son lieu de naissance, mais elle n'en a plus souvenir. Qu'importe. Elle est là, maintenant. Elle fait à nouveau face à l'aube, contemple le soleil qui dépasse les montagnes, et pousse un cri d'étonnement, car ses yeux brûlent, un soleil noir est né sur les cimes, sur les prés, partout; étrange cicatrice, comme si cette blessure d'Eve était celle du monde.

Immobile, elle sent l'aube remuer autour d'elle, en elle. Un soleil mystérieux remonte de son cœur à sa gorge, et les montagnes immaculées

la déchirent doucement à chaque respiration. Des herbes folles, au creux d'elle-même, frissonnent sous la brise, et les battements de ses artères rythment la naissance du jour.

Mais bientôt, Eve reprend sa marche, le monde s'ouvre à sa présence fortuite et nécessaire. Elle oublie le soleil qui l'a brûlée, et les mutations de son corps, frère de l'aurore. Le vent lui caresse la peau; elle s'arrête à nouveau, s'assied. Les doigts palpent le cou, comme s'ils cherchaient une preuve, un signe de vie, et le cou répond, dans le battement fraternel de ses artères. Déjà la poitrine appelle à son tour les doigts, et ces deux parts du corps frémissent de leur indentité charnelle. Eve brûle au bout de ses phalanges, et se sculpte en ondes de chaleur, joyeuse, à chaque nouveau contact, de se retrouver elle-même, dans ce réseau de muscles, ces vibrants faisceaux nerveux. Eve se parcourt avec délice et reconnaissance, elle visite des plages obscures, des plexus flamboyants, des étendues de sang bleu, elle parcourt ses membres en frissons électriques, elle se love dans sa luxuriante sécurité charnelle, dans la nuit palpitante de ses organes, sous de violentes étoiles nerveuses. Elle coïncide avec elle-même, elle s'irrigue lentement d'une vie sans cesse plus ardente, et rejoint, dans l'accomplissement de ce voyage, les tiédeurs lactées qu'elle a connues avant de naître.

Elle marche à nouveau, contre les montagnes, avec le désir de toucher, d'embrasser. Les cimes sont lointaines, et paraissent reculer à mesure qu'on s'en approche. Eve, pourtant, les effleure presque. Elle progresse longtemps, voilà le soleil au-dessus de sa tête, la rosée disparue; les contours de l'univers sont durs, la neige s'est ternie.

Enfin, les montagnes se rapprochent. Alors que la lumière se fait orange, puis pourpre, le ciel plus sombre, Eve aperçoit devant elle une étendue d'eau. Elle regarde, et découvre à ses pieds une forme qu'elle ne connaît pas, une chair parente de sa chair, mais étrangère, comme arrachée d'elle sans douleur. Eve, étonnée, rit, mais la forme, dans l'eau, se met à rire aussi. Eve a l'impression qu'on vient de lui voler son rire, qu'il se détache d'elle, ainsi qu'une chair morte, pour aller faire vivre traîtreusement cette étrangère. Elle lève le bras. La forme l'imit. Elle grimace, et la mimique de l'étrangère lui fait peur. Elle passe la main sur tout son corps; et l'ennemie s'offre une lente et complète caresse.

Alors Eve est prise d'angoisse. Elle voudrait se réfugier dans ses doigts, dans sa poitrine, mais elle ne parvient plus à quitter sa tête, dans la pureté de laquelle vole lourdement comme un grand aigle de sang, prêt à la déchirer de l'intérieur. Eve avance les lèvres pour embrasser les cimes roses, mais la montagne se dérobe et proclame sa distance dans le silence, tandis que sur l'eau, une bouche s'avance pour cueillir l'ombre d'un nénuphar.

Soudain, l'aigle déchire les neiges dormantes. Eve comprend, elle a compris, une chaleur nouvelle, inquiétante, impure, l'envahit. Eve se retrouve brisée, scindée en deux, sa tête voletant autour de sa chair comme un papillon assoiffé de sueur humaine. Elle sait maintenant qu'elle

n'est pas seulement son corps. Son corps, lourd d'angoisses et de tiédeurs animales, d'inconscience et d'excrétions. Eve n'est plus la magicienne de ses nerfs, et sa pensée ne sait plus épouser le frisson de ses muscles inquiets. Le soleil se couche, et le jour comprend en un éclair qu'il va mourir. Eve vient de projeter dans le monde, comme une incandescence pourpre, sa conscience.

Les yeux d'Eve ont changé. Leur cristal s'est terni, et la mort les agrandit plus que l'étonnement. Une langueur nouvelle, comme un léger voile de larmes, comme un pétale d'angoisse, les recouvre maintenant. Et les battements irréguliers de ses paupières ont la grâce mortelle de la pudeur.

Eve, effrayée, s'était vivement éloignée de l'étang. Maintenant elle y revient, à pas lents et mesurés. Elle se penche sur ce qu'elle sait être elle-même, elle regarde, avec un trouble déjà délicieux, déjà coupable, sa chair complice du soir. Et, pour la première fois, avec bonheur et déchirement, elle sourit.

(7 août 1969)

Etienne Barilier